

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 " " six mois, 14 " "
 " " un an, 25 " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Co pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 12 Mars 1867.

BULLETIN.

« L'influence d'une nation dépend du nombre d'hommes qu'elle peut mettre sous les armes, » disait l'Empereur dans son discours d'ouverture des Chambres. C'est de cette pensée, malheureusement trop vraie, que se sont inspirés les rédacteurs du projet de loi sur la réorganisation de l'armée.

Qu'importe, en effet, que nous soyons supérieurs aux autres peuples, par nos arts, notre industrie, notre littérature, si nous n'avons pas à leur opposer un nombre égal de baïonnettes et de fusils à aiguille! Devons-nous donc laisser s'accomplir en silence l'œuvre envahissante de M. de Bismark et des successeurs de Pierre-le-Grand?

L'audace des grandes puissances semble croître en raison directe de notre hésitation. La Russie rejette les traités de 1856, elle veut recouvrer son ancienne omnipotence dans la mer Noire. Voici comment s'exprime le prince Gortschakoff dans une dépêche diplomatique au 20 août dernier, que vient de publier le *Moniteur* français :

« Notre auguste maître, n'a pas l'intention d'insister sur les engagements généraux des traités qui n'avaient de valeur qu'en raison de l'accord existant entre les grandes puissances pour les faire respecter, et qui aujourd'hui ont reçu par le manque de cette autorité collective, des atteintes trop fréquentes et trop graves pour ne pas être invalidés. Tout commentaire serait inutile. Notre *Moniteur* publie encore d'autres dépêches russes. On y sollicite tour à tour l'alliance de l'Angleterre, de l'Autriche et le nom de la France n'y est même pas prononcé.

Enfin, il est hors de doute qu'une entente secrète existe entre Berlin et St-Petersbourg. « Il a fallu en effet, dit un de nos correspondants » que la Prusse fut bien assurée d'une amitié voisine pour tout oser en Allemagne. La Russie compte sur les sympathies actives de sa voisine,

pour mener à bien ses projets séculaires en Orient. La Prusse semble y aider indirectement. Elle va, dit-on, prêter aux Roumains et aux Serbes des officiers pour réorganiser les armées de ces pays. D'un autre côté, elle envoie dans les Principautés-Danubiennes, en Serbie et même en Grèce, des agents chargés d'établir des services télégraphiques. »

La séance de jeudi prochain au Corps législatif sera une des plus intéressantes de la session sinon une des plus importantes. D'après certains bruits, les interpellations de M. Thiers au sujet de l'Allemagne porteraient autant sur la conduite future du gouvernement que sur l'histoire des changements survenus de l'autre côté du Rhin. La politique impériale sera défendue par MM. de Moustier, Rouher et plusieurs membres de la majorité.

D'après un journal d'Athènes, les dernières nouvelles de Candie sont très importantes. Tandis que les dépêches de Mustapha-pacha annoncent que toute l'île a été pacifiée, jamais la révolution crétoise n'a déployé autant d'ardeur et d'énergie.

Les avis reçus d'Italie nous portent à croire que le gouvernement l'emportera dans les élections. Garibaldi et Mazzini n'ont obtenu nulle part une majorité suffisante. Il y a ballottage dans beaucoup de collèges.

Les nouvelles d'Irlande ne signalent aucun succès des féniens. Des récompenses sont offertes pour la capture de plusieurs chefs du mouvement.

L'état de siège qui pesait sur les diverses provinces d'Espagne est levé. Mais le gouvernement maintient dans toute leur rigueur les lois sur la presse. C'est sous cette pression qu'ont été ouverts lundi, dans toute la Péninsule, les élections parlementaires.

Les statues des rois Plantagenets resteront définitivement en France. De respectueuses observations faites à l'Empereur auraient amené cette décision.

J. REBOUX.

REVUE DES JOURNAUX.

Le *Journal général de l'Instruction publique* considère les faits qui se sont produits depuis quelques jours comme étant de nature à satisfaire les amis de l'instruction :

« Les débats qui ont eu lieu au Corps législatif, le discours de M. le ministre de l'instruction publique, les articles de journaux ont prouvé, ajoute M. Ch. Loyand, que si les esprits étaient souvent en désaccord sur les voies et moyens, ils étaient du moins unanimes sur le but à atteindre. Aujourd'hui la polémique est épuisée sur les points essentiels qui séparaient les partis; la loi va s'élever au dessus des systèmes.

« La gratuité universelle et absolue n'a pas eu meilleure chance que l'obligation, et le principe reste exactement ce qu'il était par le passé: le non paiement sera étendu aussi largement que possible à tous ceux qui ne peuvent payer, et ceux qui peuvent payer payeront, ce qui nous semble conforme aux plus simples notions de la justice distributive. Mais il est une question sur laquelle nous avons insisté déjà, et que nous croyons devoir rappeler encore aujourd'hui; nous voulons parler du perfectionnement des méthodes, de la nécessité d'élever dans nos écoles le niveau de l'enseignement et par cela même le niveau de l'intelligence. S'il est indispensible que l'instituteur éveille autour de lui l'activité intellectuelle, il n'est pas moins nécessaire qu'il sache lui imprimer une direction à la fois pratique et élevée. Nous disons une direction élevée, et nous ne prétendons point par là qu'on doive tourner les esprits vers les spéculations littéraires ou les abstractions sociales et politiques, loin de là: pour nous, une direction élevée est celle qui apprend aux enfants comme aux hommes, à se diriger dans la vie par les lumières de la raison et de la conscience, celle qui imprime dans les âmes le profond sentiment du devoir, la notion du juste et l'amour du bien; celle qui forme à la fois d'honnêtes gens et de bons citoyens. Notre système est-il constitué de manière à résoudre cet important problème? Nous nous bornons à poser la question. »

« La France fait observer que le mouvement féniens qui s'est produit avec une apparence de gravité dans le Sud de l'Irlande, a rencontré dans le Nord une vive opposition de la part du clergé catholique, qui voit d'un mauvais œil son origine américaine et par conséquent protestante : « C'est devant cet obstacle, ajoute M. Renault, qu'ont échoué les efforts du fé-

nianisme, pour raviver une lutte à laquelle manque le seul appui qui pût la faire réussir celui de l'évêque irlandais. »

Le *Journal des Débats* se félicite de trouver, dans le rapport de M. Troplong sur le projet de Sénatus-Consulte, quelques idées d'autant plus dignes d'être signalées qu'elles se rencontraient plus rarement dans les travaux précédents de l'honorable rapporteur; il est, cependant, une théorie que M. Troplong présente comme admise et consacrée par le temps que les *Débats* ne peuvent admettre, et qu'ils signalent en ces termes :

« En France, d'après M. Troplong, une loi qui a été soumise par le gouvernement aux représentants du pays, examinée, disputée et votée par eux, peut disparaître sans aucune formalité, sans discussion nouvelle d'aucun pouvoir établi, sans un acte sans une déclaration officielle faisant savoir qu'elle est annulée, et pourquoi elle l'est. Ce serait là une disparition plus étrange et plus mystérieuse que toutes celles que l'imagination populaire transforme en légendes depuis quelques mois. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

CANDIE.

Corfoue, 9 mars. (Source grecque). Une nouvelle victoire des Crétois contre les Turcs a été remportée le 1^{er} mars à Saint-Myron. Les Turcs se tiennent renfermés à Héraclea et à Spinalonga. Le nouveau gouvernement insurrectionnel a notifié d'une manière officielle sa formation aux consuls à la Canée. Il y a eu des troubles dans Héraclea. Le projet d'envoi de délégués chrétiens à Constantinople a échoué.

PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES.

Bucharest, 10 mars.

Le ministère n'est pas encore nommé. La liste radicale, formée par M. Gulesco a été rejetée par le prince. La proposition d'un cabinet de fusion, dans lequel les trois partis seraient représentés, est repoussée jusqu'ici par les radicaux.

ITALIE.

Florence, 11 mars.

Résultat des élections connues jusqu'à présent : Elections définitives : 88 dont 66 pour le gouvernement et 22 pour l'opposition. Il y a ballottage dans 156 collèges; mais dans 105 de ces collèges, le candidat du

gouvernement a l'avantage sur le candidat de l'opposition.

IRLANDE.

Dublin, 11 mars.

Six colonnes mobiles de troupes ont été formées à Waterford, Tipperary, Cork, Thurles, Clare et Carlow. Chacune d'elles est accompagnée d'un magistrat.

Dublin, 10 mars, soir.

Tout est calme ici, et les nouvelles des provinces constatent que la tranquillité existe partout.

Samedi soir, les féniens ont attaqué la caserne des agents de police à Mountmellick (comté de Queens). Les agents ont tué deux des agresseurs. Des récompenses sont offertes pour la capture de plusieurs chefs du mouvement.

TURQUIE.

Constantinople, 10 mars.

Nubar-Pacha, ministre des affaires étrangères d'Egypte, est arrivé ici en mission extraordinaire.

L'ex-ministre de la guerre, Hussein-Pacha, a été nommé commandant-général en Bosnie.

Le tremblement de terre de Mételin a été épouvantable. Un grand nombre de personnes ont péri et les dégâts sont immenses.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du Journal de Roubaix.

Paris, 10 mars.

Le Corps législatif n'a pas terminé l'examen de la loi sur l'enseignement primaire; la discussion continuera lundi. — Comme les interpellations sur la politique extérieure, restreintes aux affaires d'Italie et d'Allemagne, sont fixées à jeudi, il n'est pas probable que la Chambre puisse entamer d'ici là la discussion sur la loi de la contrainte par corps qui subira ainsi un nouvel ajournement :

La discussion sur les affaires d'Allemagne est attendue avec la plus vive impatience; ce n'est pas seulement qu'on soit désireux, d'entendre la parole éloquent de M. Thiers. La curiosité publique a un mobile plus élevé, elle n'est pas surexcitée par le besoin d'assister au triomphe ou à l'échec d'un illustre orateur. Ce que tous nous souhaitons, nous espérons, c'est que du débat qui va s'engager, il sorte des éclaircissements, des révélations sur la véritable situation du gouvernement et sur la destinée des intérêts français. La question italienne ne se

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 13 MARS 1867.

— 7 —

LES

TROIS SAURAIN

— VIII —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 10 mars).

Sa toilette terminée, Emma rejoignit son père dans la salle à manger. M. Journeux, la tête penchée sur sa poitrine, se promenait autour de la table servie.

« Tu n'as donc pas faim? dit-il à sa fille.

— Au contraire, mon père.

— Il y a plus d'une demi-heure que je t'attends.

— Excusez-moi, cher père, je dormais.

— Ah!... Tu es bien heureuse; moi, je n'ai pas fermé les yeux de la nuit.

— Vous n'êtes pas malade, j'espère; s'écria la jeune fille en jetant ses bras au cou du vieillard.

— Non, non, mais... tu comprends, dit M. Journeux avec un froid sourire.

Sa bouche effleura le front d'Emma.

« Viendra-t-il aujourd'hui, mon père? demanda-t-elle.

— Qui?

— Lui, fit-elle avec une expression intraduisible.

— Oui, oui, il viendra. Mettons-nous à table. »

Ils mangèrent d'assez bon appétit, mais sans se dire un mot. M. Journeux songeait au prochain mariage de sa fille, non avec la joie d'un père qui voit l'avenir et le bonheur de son enfant assurés, mais avec le serrement de cœur d'un avaré forcé de vider son coffre-fort. Deux cent mille francs ce chiffre était constamment devant ses yeux; pendant la nuit, il l'avait aperçu écrit dans les rideaux de son lit, sur les murs de sa chambre; maintenant, il le voyait gravé au fond de son assiette.

Pour échapper à la cruelle vision, il regardait sa fille. Emma souriait, et son sourire, lui aussi, disait : deux cent mille francs! La jeune fille retrouvait dans sa mémoire un rêve étrange qu'elle avait fait. Elle portait une robe blanche de mariée; sur sa tête s'épanouissait la couronne virgine de fleurs d'orange. Ses jeunes amies, vêtues de blanc comme elle, l'entouraient, et son père, assis à son côté, souriait en la regardant. On était au matin; des nuages épais couvraient le ciel, empêchaient le soleil de se montrer. Emma attendait son fiancé. Tout à coup ses amies se dispersèrent en criant : « Voici le marié! »

Emma regarda de tous côtés, mais elle ne vit point celui que ses yeux cherchaient. Une seule personne venait d'arriver; c'était le notaire Saurain. Il s'avança vers elle et il lui prit la main en lui disant :

« Venez. Elle le suivit. Ils se trouvèrent dans une rue étroite, sombre et mal pavée; à mesure qu'ils avançaient, les maisons disparaissaient, et à leur place s'élevaient des cyprès et des saules pleureurs gigantesques. Emma s'aperçut que sa robe de mariée s'était changée en habits de deuil; elle frissonna, poussa un cri de terreur et voulut fuir, mais elle ne put détacher son bras de celui du notaire qui l'entraînait rapidement. Devant eux s'ouvrit le portail d'une église dans laquelle brûlait une immense quantité de cierges. Des voix graves chantaient le psaume des morts.

Emma s'arrêta au pied de l'autel; son bras n'avait pas quitté celui du notaire. Un prêtre se plaça devant eux, ouvrit un gros livre et prononça quelques paroles mystérieuses; alors Emma comprit qu'on la mariait. Une main, sèche et décharnée comme celle d'un squelette, serrait sa main délicate, faisant de vains efforts pour passer à son doigt un anneau d'or; elle jeta un cri aigu, et, par un mouvement brusque, s'échappa de l'étreinte de la main décharnée; l'alliance tomba sur les dalles et se mit à rouler en sonnant comme une boule de métal; le notaire s'élança à sa poursuite. Soudain, tous les cierges s'éteignirent. Une femme vêtue de blanc, le front auréolé, apparut à Emma dans un orbe de lumière : « Je suis ta mère, dit la vision d'une voix douce. Chère enfant, je n'ai pas eu la joie de t'entendre bégayer mon nom et tu n'as jamais connu mes caresses; la mort t'a privée trop tôt de mon amour; mais au ciel je veille sur ton bonheur. » Emma tendit ses bras vers l'apparition; mais celle-ci s'effaça en disant : « Je t'aime! je t'aime! » Alors les vitraux de l'église s'illuminèrent frappés par les rayons du soleil, des voix fraîches et vibrantes entonnèrent un cantique joyeux, le chant harmonieux de l'orgue se fit entendre. Emma se retrouva dans sa parure de mariée. Auguste Saurain, souriant, heureux, était près d'elle à la place du notaire; le prêtre couvrait leur tête de son étoile, et Auguste glissait à son doigt l'anneau du mariage.

C'est alors que la jeune fille s'était éveillée, haletante, le front baigné de sueur; mais déjà rassurée par la fin de son rêve, elle n'avait pas tardé à se rendormir, le sourire sur les lèvres, en pensant à sa mère et à son fiancé.

Vers midi, le notaire Saurain arriva chez M. Journeux. Le rentier venait de sortir pour une affaire, disant à sa fille qu'il ne serait pas longtemps absent. Emma se trouvait donc seule lorsque le notaire se fit annoncer; elle le reçut dans le salon.

« Mon père est sorti, M. Saurain, dit-elle; mais il va rentrer bientôt; si vous voulez l'attendre? »

— Oui, oui, je l'attendrai, car nous avons aujourd'hui même, à causer de plusieurs choses qui nous intéressent tous trois. »

La jeune fille comprit qu'il s'agissait de son mariage, car une vive rougeur colora ses joues. Le notaire prit un siège et s'assit tout près d'Emma.

« Je suis bien heureux, reprit-il, que le hasard me fournisse l'occasion de vous parler un instant sans témoin. »

Son regard, plein de convoitise, dévorait la jeune fille; il lui prit la main et la serra doucement. Emma remarqua que, pour un notaire, les yeux de M. Saurain étaient bien expressifs et ses manières bien ten-

dres; pourtant elle ne tira pas sa main; elle aurait craint de blesser celui que déjà elle regardait comme son oncle. Après un silence le notaire reprit :

« Que de gens vont être étonnés! Oh! mon bonheur va faire bien des jaloux. »

Tout surprise, la jeune fille regarda M. Saurain.

« Le jour où vous entrerez dans ma maison sera pour moi le plus beau de ma vie, continua-t-il; vous y serez reçue en reine; vous y trouverez des cœurs dévoués empressés à vous servir, heureux de vous aimer comme vous le méritez.

— Je n'en doute pas, monsieur Saurain, dit la jeune fille avec émotion.

— Votre époux, reconnaissant et fier de l'affection que vous avez pour lui saura vous rendre la vie douce et agréable; son amour ne verra rien d'impossible; il vous suffira de désirer pour obtenir.

— Oh! je ne suis pas bien exigeante, dit Emma heureuse des paroles du notaire.

— Soit. Mais vous êtes jeune, jolie; vous aimez la toilette, les plaisirs de votre âge; nous donnerons une soirée cinq ou six fois par an, nous sortirons souvent et je voudrais vous voir toujours bien parée. »

La jeune fille sourit.

« Il me parle comme si c'était lui que je dusse épouser, pensait-elle.

— Je suis un peu vieux, reprit le notaire; mais votre grande jeunesse me rajeunira. D'ailleurs, mon cœur n'a pas fait comme ma figure; vous le reconnaîtrez à la façon dont il saura vous aimer. Vous êtes la première, l'unique femme qui l'avez fait battre; il était endormi; vous l'avez réveillé, chère Emma, vous